

A.Mohamed

Passage

2008

- W.S².F.I -

Chapitre 1

La nuit est un sombre palais où s'éclaircit des joies éternelles, où se jouent des symphonies inouïes, où se trouve des rêveurs plutôt rêveurs, là où seuls moi est quelques-uns d'entre vous assistent.

C'est en la nuit que je me réveille, c'est en la nuit que la vie existe, c'est dans le noir qu'on apprécie le blanc, pas dans le blanc lui-même. Je ne peux me contrôler de se soumettre à mon imagination la nuit. Je contemple des objets ahurissants, des personnages surprenants, des rêves accablants, bien qu'il y ait des cauchemars frustrants mais cela n'empêche d'y jouir pleinement.

Source de romantisme et lieu d'évasion, je ne cesse de décrire celle qui n'existera qu'en la nuit, que dans ma nuit à moi. Cette fille qui bouleversera tout en moi, à qui j'obéirai, cette fille qui m'obsédera, cette fille qui n'a jamais existé.

J'en profite pour se défouler, pour assister à des spectacles dans ce palais sans lumières mais avec beaucoup d'étoiles.

La nuit, c'est tout ce qui est beau à voir et aveugle, c'est tout ce qui est assourdissant, abasourdissant et silencieux, c'est tout ce qui nous relie moi et toi, c'est la banlieue des riches et des pauvres, c'est l'univers réuni dans une chambre, sur un lit, dans une tête ou au milieu d'un inconscient. La nuit, c'est le soleil des dormeurs, c'est dormir avec le soleil lui-même.

Se réveiller la nuit, assister à ce spectacle qu'offre le ciel étoilé munis de ces quelques nuages à peine visibles grâce à la lumière de la lune, est une vraie euphorie.

Prendre un papier et de l'encre, à la persienne, se vêtir de ses plus beaux vêtements, sortir dans son jardin sans lampes, dans ce noir où seule cette lune est guide ainsi que destin.

Marcher en regardant tout autour, ensuite en regardant bien haut, en créant des liens invisibles avec ces étoiles, en pensant à sa bien aimée, en la contemplant dans ce ciel noir et humide, en jouissant de la voir émerveiller votre imagination avec sa beauté, avec son irrésistible visage doré, avec ses lèvres invitantes, ses yeux tels des diamants qu'ils rayonnent mieux que cette lune jolie et belle à voir. Son nez doux, son parfum que vous pouvez sentir dans ce beau tourbillon de toute espérance possible.

Je m'assis sur le gazon vert, le son de l'eau danser sur la piscine endormie me chantait une musique que seul moi semblait écouter. Je posai mes mains derrière mes cheveux, après avoir posé ma plume blanche sur le vert, et je commençais à voir tout ce que la terre et la lune pouvaient donner en se mariant. Je commençais à regarder ce que l'humanité a raté de plus beau et de plus merveilleux. Je commençais à contempler un rêve qui est devenu réalité, mais qui n'est guère réel.

Je me laissai emporter par ce charme qui m'excitait et qui me poussait à penser encore plus à ma petite bien aimée. Je m'allongai sur la terre verte, je mis mes mains sous ma tête encore une fois, cette tête qui était préoccupé à rêver, et je me mis à regarder ce ciel enchanté de toutes sortes de rêveries, de toutes sortes de mélodies, de symphonies, de beauté, d'amour et d'excellence.

Je la vis, et je ne pouvais me résister de sourire jusqu'au larmes, je l'ai vue, voilée, belle, ahurissante, extraordinaire, magnifique, incroyable. J'avais atteint mon maximum d'excitation et de bonheur, mes mains donc commencèrent de trembler, mon cœur battait si fort qu'il voulait sortir la rejoindre au septième ciel. Mes jambes ne répondaient plus, mon ventre faisait un bruit étrange, tout rimait avec le son de cette eau qui continuait de chanter jusqu'à ce que le vent vint pour la faire taire.

Maintenant ce sont mes cheveux qui ont commencé à bouger, à danser de droite en gauche, mon papier et ma plume posé sur le gazon vert s'envolèrent mais je réussis à les rattraper. Ce même gazon me chatouillait mes pieds nus. Je regarde maintenant en haut et je constate que l'image de ma chérie s'effaçait avec le vent, disparaissaient avec nuages.

La lumière de la lune s'atténue avec l'agressivité ascendante du vent. La couleur du ciel commençait à grisailler, le noir devenait blanc, la nuit s'achevait donc avec ce lever de soleil chaud, mais violent, moche, sordide, car bientôt tout le monde se réveillera.

Je courus vers ma chambre, en essayant de ne faire aucun signe de ma présence, aucun bruit fantôme dans les couloirs. Il me semblait que je courais en silence derrière cette lumière de soleil, qui est devenue flamme me poursuivant dans ce long couloir, je courus les pieds nus, ma plume et mon papier dansant avec mes cheveux à cause de la vitesse, je courus jusqu'à la fin du couloir, j'ouvris la porte en bois et la referma avant que je me brûle.

Je ferma la porte à clé derrière moi, doucement. Je sauta sur mon lit, laissant s'envoler le papier et la plume pour tomber sur le sol et y laisser une petite tache tout noir, je m'en fichais.

Ma chambre n'avait rien d'intéressant ni hors de commun. Je n'avais aucune image accrochée, ni même de photos personnelles ou de papiers peints. Les murs de cette chambre faisaient la chair de poule avec leur nudité. Je disposai de deux bureaux sur lesquels j'étais censé étudier et trois lits, sur lesquels je ne dormais presque plus...

En effet, cette chambre n'était pas vraiment la mienne, il faut admettre que je l'ai « hérité » de ma sœur qui l'a héritée de mon père, ceci explique le nombre de lits, de bureaux aussi et le style de la chambre.

Je disposai aussi d'un ordinateur et d'une télévision, ainsi qu'un lecteur DVD. Mais ils n'étaient en fin de compte qu'un décor pour donner une touche plus « technologique » à ma chambre arriérée.

La porte de ma chambre était fabriquée en bois, et peinte avec un jaune qui faisait mal aux yeux, la lumière était jaune aussi, la couleur des murs jaune de même. Tout était jaune mais ne pouvait m'attirer, ne pouvait me fasciner ne serait ce qu'un fois. Ceci ne voulait certainement pas dire que je n'étais pas satisfait de cette chambre, par contre moi je l'aimais, je l'adorais comme cette fille qui vient de disparaître avec les nuages, je l'aime

comme son parfum que je sens toujours en m'allongeant sur mon lit. Un brusque coup de vent froid surgit de la fenêtre jaune de ma chambre. Je me leva après tant de courage, ferma cette fenêtre, et m'endormi sur l'autre lit à côté de la fenêtre, jaune.

Quand je me suis réveillé c'était déjà midi ! Je me relevais avec justesse, je me suis changé, fit ma toilette, pris mon petit déjeuner qui a déjà refroidi et tout de suite un autre plus grand et plus chaud.

Une fois que j'avais terminé ma "bouffe", je me suis retourné dans ma chambre.

C'était une journée de Juin. Je me déshabillais ne laissant qu'un short et des sandales, puis s'assit sur une chaise.

Je pris le premier stylo que ma main pouvait toucher, et le premier bout de papier que je pouvais trouver, et commençais à dessiner.

Je me laissais emporter comme d'habitude par mon imagination, par mes talents et par mes désirs. Ma main bougeait d'elle-même. Je prenais le plaisir de la voir chosifier 'l'inchosifiable'. En moi chaque figure, chaque trait que ma main pouvait dessiner avait toute une histoire, avait une forme précise, bougeait, dansait au son d'une musique que j'entendais à peine. Un grand sourire de satisfaction remplissait mon visage et mon cœur. Je pris le bout de papier avec tous ses dessins, je m'allongea sur mon lit et commença la première tâche de cette journée.

Je contemplai vivement le petit bout de papier, je n'arrivais pas encore à déchiffrer le code qui permettait l'accès à ce monde plein de rêveries, plein de beauté et d'injustifications. Je réfléchis un petit bout de moment puis hurla silencieusement : Amour ! . Le petit bout de papier commença alors à trembler dans ma main, il ouvrit pour moi ses portes rayées de lignes noires sur ce blanc qui commença à son tour de s'illuminer jusqu'à me prendre dans un univers que je ne pouvais échapper..

Je rouvris grand les yeux et je constata que je volais sans ailes dans un espace interminable, indescriptible. Il était vaste, ensoleillé et émanait d'une odeur pure. Tout était en couleur jaune et rouge. Il n'y avait ni terre, ni ciel. Tout se ressemblait et tout était différent.

Je me jouissais entre-temps de découvrir cet univers, de découvrir ce que peut me révéler cet extraordinaire paysage. Tout d'un coup je vis passer mes dessins devant moi, derrière moi, tout autour de moi. Ils bougeaient, dansaient, chantaient tout en créant à mes yeux un spectacle de haute qualité. Je les regardais et je ne pouvais me contrôler de danser aussi, de chanter avec toute ma voix effrayante. Mon corps faisaient des gestes et des mouvements incompréhensibles, tels un oiseau qui apprend à voler. J'étais heureux.

Alors que j'étais dans ce tourbillon fiévreux de danse et de chant, je vis soudainement la fille passer à l'horizon, la fille qui m'as ébloui, fasciné, anéanti, ahuri. J'étais à bout de souffle en la regardant passer, je l'enviais de sa beauté angélique, excessive. Elle volait aussi dans cet univers coloré, rempli de joie éternelle. Je m'arrêtai de danser, quittait le spectacle qui m'était offert gratuitement et la suivit dans une poursuite qui semblait être interminable, fatigante mais plaisante.

En la poursuivant, je me retournais de temps à autres pour voir ce que mes dessins faisaient. Ils ont décidé de me suivre, avec leur chant et leur danse qui s'accroissaient chaque seconde.

Après des heures d'écoulées, elle s'arrêta enfin. Je la contemplai de derrière, je vis son dos, son voile lumineux encore plus beau que ce soleil, sa robe blanche, jolie, sublime que les anges l'envieraient. Elle se retournait doucement vers moi, et toute la faiblesse du monde vint s'installer en mon esprit. Mon cœur frappait fort, si fort que je crus qu'il allait sortir l'embrasser. Son visage brillait de milles merveilles. Ses yeux, sa bouche, ses lèvres, simplement indescriptibles.

Tout était parfait, tout était exactement comme je l'eus souhaité, espéré mais qui n'ai jamais existé.

Je m'approchais d'elle avec des jambes tremblantes, avec des mains vibrantes, avec un cœur frappant. Une petite route, un sol apparu pour porter mes jambes, pour me porter vers ma destinée, vers ma bien aimée. Elle était là, debout, souriante, radiante et charmante.

Je m'approchais toujours. Je m'arrête. Elle est devant moi. A un centimètre je pouvais l'embrasser, je pouvais la prendre dans mes mains qui répondaient à peine, ainsi que mes pieds et mes lèvres. Mes yeux fixaient son visage. Aucun détail ne les échappait. J'étais si émerveillé que j'avais peur.

Toc TOC...

Je me pressais de sortir de cet espace ensoleillé vers ma chambre obscure pour ouvrir la porte : c'était ma sœur.

- **Oui ? Dis-je en cachant mon corps nu et maigre derrière la porte tel un innocent.**
- **Je voudrais utiliser le Pc, maintenant dégage. Dit-elle gentiment.**

Je ne la répondis plus. Je pris mon bout de papier, le cacha dans un livre que je savais personne ne lisait, me rhabilla, et rouvrit la porte pour la laisser entrer.

L'après midi je ne pouvais faire ma sieste normalement. J'étais préoccupé par la fille de mes rêves. Je sortis au petit jardin de notre maison pour changer un peu d'air, pour remplir mes poumons de réserves, car je savais que je passerai une autre nuit à bout de souffle.

Chapitre 2

4 ans après tant d'adolescence et de temps perdu à rêver de l'irréalisable, je me trouve déjà entraîné d'étudier à la grande école d'ingénierie ici dans la capitale économique de mon pays. Louanges à Dieu.

Maintenant j'ai plus de responsabilités, moins de temps pour mes loisirs et surtout pas le temps de rêver. Quand on fait face à ce mur sordide et hideux baptisé Réalité, plein de choses qu'on avait espérées commencent progressivement à disparaître, ces derniers se plaisent à nous faire sentir ce regret dur à vivre mais qui passe avec le temps, surtout avec ces nouvelles préoccupations que trouvent les jeunes et les adultes « ne finissent jamais.

Je me suis réveillé aujourd'hui en une bonne matinée de Juin. Je me suis réveillé assez tôt, avec un peu d'air chatouillant mes cils, les ouvrant si grands pour me rappeler quel jour on était. Je fis ma toilette, ma prière, prépara mon petit déjeuner humble avec un demi-litre de lait, du pain dans lequel j'avais dessiné un petit visage moche avec le beurre qui me restait dans la boîte à conserve. Ensuite je m'habillais de mon costume noir, de mon pantalon noir, de ma cravate noire et de ma chemise blanche rayée de lignes noires. J'avais oublié mes souliers noirs qui sont devenus plutôt gris avec toute cette poussière dans cette ville poussiéreuse. Je mis un peu de cirage sur ces souliers, puis je sortis de mon appartement, en silence.

Il n'y avait pas trop de vent dehors, c'était bel et bien un beau matin mais je ne pouvais en profiter, mon exposé de fin d'études m'attendait et je ne voulais qu'être sur de moi. Tout se jouait sur cet instant.

Midi sonna et je sautais de joie, tout en laissant ma valise s'envoler pour tomber sur le sol et s'ouvrir, je m'en fichais. J'avais réussi mon projet, j'ai réussi à convaincre le jury que j'étais compétent, que je suis maintenant un vrai homme capable et intelligent, et que d'orénavant il n'était qu'une question de temps pour trouver un travail. Bref, j'ai eu mon diplôme.

Je n'avais pas d'amis avec lesquels je pouvais partager ces moments de joie, même mes voisins s'en fichait, ils avaient la même conviction qui s'appliquait sur la majorité des jeunes. J'essayai tout au long de ce long séjour ici de les convaincre de mon honnêteté, mais en vain.

En y pensant j'oublis ma joie, à cet instant précis toute ma vie se défilait devant moi, comme si j'étais face à une fin soudaine. Tout ce que j'avais fait pour réussir, tout ce travail dur pour y arriver, je ne pouvais que remercier Dieu. Je prie deux « Rakaat » pour mon bon Dieu puis continua ma remémoration.

Je vis mes parents, leur soutien inoubliable, et cela m'a rappelé que je devais les appeler pour leur dire de mes nouvelles.

Après une demi-heure de « chat » avec ma famille je pensais à mes anciens amis, ceux qui m'ont aidé. Je n'ai jamais eu ce vrai ami intime, cet ami que je pouvais trouver en cas de besoin, cet ami qui pouvait me consoler, moi qui consolait tout le monde, même pas un livre ou un journal, mais ce n'était point le moment de regretter ce que la vie m'a offerte, c'était le moment de faire la fête, une fête où seule moi et mon imagination étaient les seuls invités.

Je mis en marche ma radio, je mis ma chaîne de musique calme, et je me mis à danser. C'était de la folie, mais tant que cela m'entraînait de la joie j'étais satisfait.

Je dansai toujours et encore jusqu'à ce que je ne pouvais plus. Je m'allongea après sur le Sofa. Ma tête dansait toujours au rythme de cette musique qui y dindonnait.

Il faisait nuit, j'étais fatigué. Ce tourbillon de gestes et mouvements incompréhensibles m'avait mis dans un état presque ivre. Je prépara ensuite, après une molle récupération, mon dîner comme au quotidien : Des oeufs avec des frites. puis alluma ma télévision de 20 Pouces.

Rien d'intéressant ou d'important n'avait été diffusé cette nuit, ni même la nuit précédente ou les nuits qui les précédaient. Cette télévision avec toutes ses chaînes et tous ses programmes et tout son monde me faisaient penser à quel point notre monde était menteur et corrompu, à quel point on était idiots et à quel point on acceptait les choses telles qu'elles sont, sans même penser à les corriger.

Après tant de réflexion j'éteins la télévision et je me laissa inspirer par le charme de cette nuit, ce charme que j'ai manqué durant toutes ces années, ce charme qui se ranimait en moi après tant d'années perdues à étudier.

J'ai rêvé cette nuit.

C'était un rêve étrange, pas comme tous les rêves que j'avais eu en mon adolescence ni même comme ceux que j'avais l'habitude d'entreprendre. C'était tel un conte qui se formait et l'histoire commençai ainsi ;

*Dans un palais lointain un prince vivait.
Dans une seule pensée il était prisonnier.
Avec une rose a la main Il pleurait.
Sa femme, la princesse, mourrait.*

*Elle était devant lui, entrain de souffrir
Allongée sur son lit, rouge jaune sur son visage
Elle était fatiguée, elle allait mourir
Elle allait le quitter, dans un long voyage*

*Soudain un sourire se dessina sur son visage.
Un sourire timide, humble, malheureux
Elle ouvrit ses yeux pour regarder son prince.
Ebloui par sa beauté, et devint soudain heureux.*

***Le prince s'approchait maintenant de sa femme.
Sur le lit de la mort revivait une dernière flamme.
D'amour, de désespoir, de haine
Mais en vain, les anges appelaient son âme.***

***Un dernier baiser surgit de leur lèvres,
Il l'embrassa vivement et pleinement.
Hélas, ses lèvres ne répondaient plus.
Elle n'est plus d'orénavant qu'un rêve.***

***Le prince, le pauvre prince, pleurait.
Les fleurs qui fanaient s'éteignirent
Le soleil qui brillait se tit.
Les enfants qui jouaient s'en foutaient.***

***Elle est morte, elle est morte, elle est morte.
Répétait le prince silencieusement.
Il attendait devant elle miraculeusement
Qu'elle revint, qu'elle revive, stupidement.***

***Avec les mois et les années il se remaria.
La princesse, la pauvre princesse, n'existait plus.
Le prince était heureux, avec sa nouvelle princesse.
Qui mourut le lendemain aussi, et le scénario se repasse.***

Je me réveilla en éclats de rire.

- Ah le pauvre prince ! Je me disais en essayant d'ouvrir mes yeux et voir quel heure Il était.

Il était 5.00 du matin. Je me leva avec justesse, pris deux minutes de reconnaissance, puis fis ma prière.

Après mon déjeuner quotidien je m'allongea sur le même et l'unique Sofa. J'étais très fatigué pour une raison inconnue et tout ce que je voulais faire c'est regarder les murs qui m'entouraient et ne rien penser. Après tant de contemplation dans le vide je pris le premier bout de papier que ma main pouvait toucher et ramassa de la terre le premier stylo que je pouvais ramasser puis commença à dessiner la mer bleue sale et le sable jaune verdoyant, avec un stylo noir qui exprimait ma fureur envers cette saleté avec la plus sombre des couleurs. Ensuite je dessinai ma maison a Marrakech, puis une voiture, puis une fille, puis m'arrêta.

Elle était jolie, la fille que ma main venait de créer...

Chapitre 3

Je me réveilla à 12 heures du matin, ou de l'après midi. Je me levais de mon lit bleu avec justesse. J'enfila mon short et mon maillot et descendis par les escaliers vers le rez-de-chaussée.

Tout le monde dormait encore. J'alluma je portable de ma mère pour voir quel jour on était. Le 31 juin, Le début de mes vacances.

Mes pieds m'emportèrent dans la cuisine presque inconsciemment. Je préparais le petit déjeuner puis dégusta, les yeux encore hésitants, les lèvres encore secs, mon lait chaud et mon pain froid. Après un si petit déjeuner je remonta vers ma chambre, puis ferma les clés Ici et là j'observai des tas de choses. Apres une molle et fatigante réflexion je m'assis sur terre, me débarrassa de mes deux sandales, créa une route avec mes livres de primaire, et conduisis mes deux sandales rouges dans une course du jamais vu. Je m'amusais avec mes petits « jouets ».

J'étais un enfant extrêmement gentil et extrêmement silencieux. Je ne demandais rien et on ne me donnai rien. Je pus toujours me contenter du peu que j'avais et l'allier avec les forces occultes de mon imagination vaste pour en créer toute une rêverie d'évêque. Ces simples sandales étaient pour moi des Ferrais et des Lamborghini. Ces livres représentaient pour moi des montagnes, sur lesquels ma Ferrari avec sa vitesse d'éclair pouvait surmonter avec aisance et sans difficultés.

N'importe les virages et les obstacles ma voiture était toujours la gagnante, l'autre la perdante.

Après je ne sais combien de courses on m'appela pour descendre. Je ramassa mon terrain de course en un clin d'œil et se précipita dans les 36 marches des escaliers pour se trouver devant ma mère m'ordonnant de lessives et de courses.

Toute la matinée, ou plutôt l'après midi j'étais dans la cuisine. Il faut admettre que les meilleurs chefs cuisiniers du monde sont des hommes après tout, et que cette vérité générale se posa devant moi tel un mur a chaque fois que je protestai d'aider.

J'avais à peine 10 ans. J'étais un enfant timide, je le suis toujours d'ailleurs.

A part quelques paroles que j'adressai à ma famille et mes amis j'étais quelqu'un qui gardait tout pour lui. Quelqu'un qui aimait en silence et qui détestait à haute voix. Le soir après le ménage je sortais pour jouer. J'étais toujours celui qui gardait les buts ou quelqu'un qui allait chercher le ballon quand Il fut shooté par quelqu'un. Rarement que je marquais un but, et quand tel un prodige se produisait j'en rêvais des semaines et des mois.

Je me rappelle toujours d'un but que j'avais réussi à marquer contre un adversaire assez doué. Je lui fit un de mes tacles personnels et Il "partit avec le vent" pour marquer un but dans les filets imaginaires de notre terrain de pierres.

La nuit, la télévision était ma préoccupation majeure. Même s'il fallait négocier parfois avec ma mère et ma sœur mais je réussis souvent à suivre mes dessins animés préférés à temps.

Une fois mes dessins animés finis Il était temps de dormir.

Je remontais les 36 marches pour me retrouver devant ma chambre et y loger tel un soldat après une guerre étouffante, fatigué.

Je dormais bien à cet âge là et je rêvais souvent d'étranges rêves.

Parfois des serpents venimeux, des scorpions redoutables et des monstres furieux vinrent me parler, me faire peur et me harceler. Parfois je déambulais dans des champs de toute beauté ou je jouais sur une herbe de toute verdure.

Des fois aussi je rêvais de quelques personnes que j'eus connus, surtout d'une personne très spéciale.

Son nom fut Salsabil. Elle était la fille de nos voisins et elle était belle aussi. Dès qu'elle sortait pour prendre de l'air je prenais de l'extase, de l'amour et de la joie en la regardant. Je me cachais dans ma fenêtre, parfois je fermais les rideaux pour me cacher et pour la voir.

Dans mes rêves elle s'appelait, bien évidemment, la princesse Salsabil, et moi je n'étais pas le prince, ah non, j'étais le simple et normal menuisier qui créait des cœurs et des fleurs avec du bois, qui prenait sa guitare et qui passait des nuits noires et blanches à chanter sous sa fenêtre. J'étais quelqu'un qui s'anéantissait à sa vue, qui envoyait sa beauté et son beau regard. J'étais quelqu'un de malheureux en quête de bonheur, tel un pauvre en quête d'or. Elle était ma richesse, mon paradis, mon âme ultime.

Ce fut très romantique ce que je ressentais pour elle. Bien qu'à dix ans Il m'était presque impossible de définir ce qu'est aimer quelqu'un, mais j'étais attiré d'une façon anormale envers cette fille, ceci était mon amour à moi : le pouvoir d'attraction.

Salsabil, la fille de mes rêves, était unique. J'étais plus grand qu'elle et elle était plus grand que moi. J'éprouvais un amour aveugle pour elle. Je rougissais quand elle me regardait et je tremblais quand elle me parlait. Je n'ai jamais réussi à sortir le bon mot au bon moment avec sa présence. Je balbutiais et disais n'importe quoi. Cet amour majestueux était cependant gardé en silence et caché dans un seul cœur, Il n'a jamais été partagé ou divulgué à quelqu'un sauf avec mon moi intérieur et avec mon imagination extérieure.

Durant toute cette enfance éperdue je la voyais que rarement. Les études nous séparaient, les préoccupations nous démêlaient, et je souffrais seul des fois dans l'errance et l'incomplétude, toujours cette question atroce me hantait les esprits : Est ce qu'elle m'aime aussi ? Serait elle maintenant derrière ce mur entrain de penser à moi ?

Des fois je m'installais près du mur en béton qui me séparais de son domicile et attendais. J'attendais un signe, cela peut paraître absurde mais il est vrai. Je m'assis près du mur et mettais ma main d'enfant sur la peinture jaune du mur et imaginais.

J'imaginais, de l'autre côté du mur, une fille fabuleuse, extrêmement belle, s'asseyant sur une chaise et mettant ses deux mains douces sur son mur. De temps a autre elle bougeait son visage indescrivable pour empêcher ses cheveux noirs luisants de couvrir ses yeux de perles attirants. J'imaginais aussi qu'elle se trouvait dans une chambre, non, dans un jardin de milles fleurs, mais la seule fleur qui fanait en extase était elle.

- Mohamed, descends donc, il y a quelqu'un qui te veut.

Je me réanima après ce coma ahurissant et descendis à toute vitesse voir qui c'était.

J'ouvris la porte de notre maison assez brusquement, d'ailleurs cela a toujours été brusque et trouva devant moi quelqu'un qui m'était très familier.

C'était bel et bien elle, on ne pouvait imaginer une aussi merveilleuse suite que celle-ci. J'étais resté immobilisé devant elle, la contemplant de toute vivacité avec un cœur tremblant et des pieds vibrants.

- Salam Simo, euh, je voulais te demander une petite faveur.

- Une faveur ? J'en serai ravi. Répondait mon inconscient.

- Oui merci, disait elle, j'aurai besoin d'emprunter un de tes livres si cela t'est favorable, tes livres de l'an dernier, car comme tu sais c'est l'été, autant de réviser que de rester sous le soleil brûlant à ne rien faire.

Ma mémoire enregistrerai chaque mot, chaque mouvement, car cette nuit il y aurait un film à regarder.

- Euh oui, avec joie, tu as besoin de quelles matières ? Répondais-je avec ma voix la plus frêle et la plus innocente.

Elle me passa un papier où était écrit ce qu'elle désirait. Elle me le tendit avec sa main et j'hésitais entre prendre le papier ou prendre sa main et oublier le papier. Finalement je pris le papier.

- D'accord, si tu peux m'attendre, je te les prépare tout de suite

- Oui merci c'est gentil.

Et comme l'éclair, ou plus vite encore je remontais les 36 marches.

Je suis gentil, elle m'a sourit, elle m'aime. C'est ce qui rôdait dans ma tête alors que je cherchais les livres prescrits dans une complète folie.

Une fois la liste des livres achevée je descendais les mêmes marches encore plus vite. Elle m'attendait et à un moment précis je l'imaginai avec une robe rouge éblouissante entraînant de m'attendre pour l'amener dîner au plus luxueux des restaurants.

- On y va, ma belle ?

- Pardon ? exclama Salsabil.

Je m'étais emporté dans mon imagination.

- Hein ? Ah non, ha ha je rigolais, voici tes livres, si jamais tu as besoin de quoi que ce soit je serai ravi d'aider. Disais-je avec tout le courage de petit enfant qui me restait.

- Merci tu es vraiment gentil, Salam.

- Salam .

Ah je vous assure que cette scène se jouait toujours dans mon amphithéâtre, avec les mêmes personnages mais dans de différents lieux et en de maintes versions éditées et rééditées pour plaire à un enfant de dix ans qui cherchait de l'amour et de l'affection, un enfant jeune et encore inexpérimenté, ne sachant pas que le vrai amour ne commence que quand il s'éteint.

Chapitre 4

Comme tous les musulmans, je savais et je sais toujours que Ramadan est un mois unique. Etant donné que j'étais un enfant je ne pouvais concevoir son importance, mais en moi quelque chose changeait à chaque fois qu'on l'accueillait .

C'était un mois de Septembre et j'avais à peine 11 ans, un âge qui me permettait de jeûner et qui me permettait de manger quand les autres jeûnaient.

Deux jours avant Ramadan, ma mère et ma sœur préparaient en vitesse les quelques confiseries et chocolateries qui devaient suffire pour ce mois sacré. Mon père était parti chercher d'autres provisions. Moi j'étais assis près de notre domicile et je regardais. Je regardais les gens qui marchaient pressés et les gens qui ne marchaient pas. Je regardais les petits bambins de mon âge qui jouissaient encore à jouer aux billes ou à convaincre leur parent de leurs acheter quelques bonbons ou des biscuits. Quand leur parents refusaient les enfants disaient toujours : « Wa Z3ma Rah Rmdan Hada ». Et ils s'achetaient ce qu'ils désiraient.

Moi, toujours assis près de ma maison, je ne désirais rien. Je pensais.

Mes pensées étaient troublées, confuses et parfois contradictoires.

Je pensais à Dieu, alors qu'il fallait penser à Lui toute ma vie. Je pensais à ma prière. Je savais que je n'étais pas encore assez âgé mais en école on nous a appris qu'on était censés la pratiquer à 10 ans, sinon c'était le bâton qui nous attendait. Ma famille ne m'a jamais frappé pour une telle cause, et cela était le problème.

Je pensais à l'éducation. J'avais toujours remarqué qu'on nous enseignait des choses que même nos enseignants ne faisaient guère.

Par exemple dans notre joli manuel de Français on nous demandait d'être poli avec les animaux. Et depuis notre enfance les animaux étaient nos créatures préférées. Le lendemain de ce cous sublime la maîtresse s'était absentée car elle avait jeté un chat qui l'a grattée de son balcon et parce que, selon ce qu'on me disait, l'âme du chat s'est installée en elle.

Un vent soudain se déclencha avec ce coucher de soleil que ces immeubles m'en empêchaient. Je commençais à sentir une froideur dans mes pieds maigres et à la maison on sentit qu'on avait besoin d'une course.

Le lendemain, la veille du mois sacré, je me réveilla de bonne heure. Tout le monde dormait encore et je saisis la chance pour faire ma première prière de Fajr. Je me suis lavé comme on me disait dans l'école et fit ma prière. Quand j'avais fini je me sentais plus heureux que jamais. Je sentais que j'avais fait un devoir, que j'étais devenu un homme. Je me suis dit que d'orénavant, je ne laisserai aucune prière filer sans la pratiquer .

Le lendemain ramadan ouvrit ses portes et j'ouvris mon ventre aux délices que je pouvais manger ou que je volais du réfrigérateur. J'étais le roi de la cuisine. Quand ma sœur passait près de moi, elle qui jeûnait pour la première fois, je prenais le plus grand des morceaux et le mettais dans la plus ouverte des bouches. La pauvre ses lèvres tremblaient mais elle

devait endurer, et je n'avais jamais pensé qu'un jour mon prochain frère me ferait la même chose.

La nuit, après le « Ftour », j'accompagnais mon père pour la dernière prière de la journée, jointe de 10 « Tarawih ».

Tout ce mois de Ramadan passait ainsi, parfois j'essayais de jeûner un jour ou deux, mais ma solitude me trahissait. Je me cachait fréquemment dans ma chambre pour déguster une datte ou une « Chbakia » puis sorti, actant que rien ne s'était passe, alors qu'il y avait toujours du miel sur ma bouche.

En ce mois sacré, et en une merveilleuse nuit après avoir fait ma prière, Salsabil était assise devant sa maison avec la bonne de leur famille qui avait le même âge que moi. Ces deux filles étaient très intimes et très proches, malgré la différence du destin, de chance et de bonheur apportée à chacune d'elle.

En ce même soir, les étoiles étincelaient de brillance et mon cœur frappait de joie, le ciel étalait sa couche noire sur les nuages blancs et j'étais ma main sur mon cœur frappant. Je la regardais et je la contemplais et je la fixais tel un hibou. Ensuite, mes pieds me portèrent depuis la fenêtre jusqu'à la porte, amenant une chaise et s'asseyant comme ferait mon grand-père ou ma petite sœur.

Je la regardais de temps à autre, plus proche que jamais, et je déviais de la tête une fois qu'elle se retournait vers moi.

Je me sentais triste quand elle ne m'accordais pas le même temps de regard, mais j'étais aussi satisfait car à chaque fois qu'elle m'ignorait je la mémorisais.

Je ne détenais ni le courage ni la force de lui parler, mais j'avais un cœur fort et courageux qui battait encore plus fortement et plus rapidement que n'importe quel autre cœur.

Un soufflement de vent s'échappa soudain des nuages ou des étoiles, annonçant la fin de ma contemplation et le début de mes rêveries; elle rentra chez elle.

Une fois que ce mois sacré prenait sa fin je m'habillais de mes vêtements les plus chics, demandais de l'argent du « Aid Al Fitr », et sortait pour en acheter des explosifs ou des Chips, des chips que je ne mangeais qu'une fois par année, et que je prenais du plaisir à manger en toute douceur.

L'Aid, c'est aussi Salsabil qui vient nous rendre visite, nous faire part de quelques délices que ses mains douces ont préparées. L'Aid, c'est aussi moi l'attendant près de la porte et parlant tel un prince (avec des chips) avec Cendrillon qui n'a perdu aucun soulier.

Chapitre 5

Il faisait nuit et Il pleuvait. Je pouvais entendre l'eau s'éclater contre la fenêtre et mon cœur s'éclater contre mes poumons de peur et d'effroi. J'étais seul dans ma chambre et je pouvais entendre l'orage hurler sa colère et la pluie punir le mur de notre maison. J'étais accroupi sur mon lit sous une couette. Je tremblais de tous mes membres. Mes mains réchauffaient mes genoux en oubliant de se réchauffer elles-même. Ma fenêtre se faisait frapper violemment sans aucune défense. J'étais ivre de solitude et de haine, de désespoir et de fatigue. Je ne pouvais nul ailleurs remarquer le sommeil pour me faire oublier ma terreur. Il me semblait que je vivais la fin des temps. Un vent violent poussait les gouttelettes d'eau et les percutait contre tous les obstacles. C'était une nuit effarante. Je tremblais dans ce noir illumine par l'orage et frémissait tel un chat égaré dans une tempête de sable.

Je ferma mes yeux et les rouvris pour me retrouver devant un soleil illuminant et une fenêtre mouillée. Je ne savais pas comment j'avais pu m'endormir ni dans quel état je me suis réveillé. C'était une autre journée de Juin.

Toujours dans ma chambre jaune bien désordonnée je passais presque tout mon temps. Parfois des questions bizarres parvenaient à mon esprit mais sans leur trouver de réponses. En communiquant avec cette voix en moi qui m'a toujours guidé j'essayai de répondre, mais en vain. Pourquoi l'Homme est il prisonnier de la logique alors que des sentiments tel l'amour ne lui sont guère compréhensible. Pourquoi, cet Homme qui prétend être supérieur à toutes les autres créatures, s'animalise avec des génocides et des meurtres. Qu'est ce que la vie vraiment ? A t on besoin de s'y attacher autant ? N'est il pas vrai que c'est l'au delà qui compte ? Pourquoi pleure-t-on ? Est ce qu'on est censé discuter l'existence de notre Créateur ? Cupidité, non, ignorance intellectuelle, je ne sais plus quoi penser, je suis confus...

Toujours dans ma chambre mes pensées me troublaient. La solitude est un ami dangereux. Est ce qu'il y a un fidèle ami dans ce monde ? Ou juste car le besoin latent de l'autre nous hante qu'on prétend être des amis. Il est bien dit que le livre est le meilleur compagnon, car telle une chose ne parle pas, ne nous dérange pas avec ses problèmes et elle est silencieuse. Un livre, c'est parler sans bouche, c'est dialoguer sans dialogue. Le livre est un ami, encore faut il interpréter ses paroles.

Toujours dans ma chambre, j'écris mes dernières penses, mes dernières convictions. Mes parents, frères et sœurs ont déjà fini leur examens, je suis toujours dans la classe et il me reste deux ou trois interrogations : le nombre exact des cheveux noirs que ma tête pouvait encore supporter.

Je suis devenu, comme tout le monde, un vieux. Le temps s'écroule très vite. Hier j'étais un jeune à qui la vie a offerte le beauté et a promis la prospérité. Aujourd'hui je suis un vieux que la vie a oublié et que le monde a négligé. Je ne regrette rien, j'attends que cela finisse.

Hier après midi je me suis dit que pour mes derniers instants, j'aimerai les passer dans mon ancienne chambre jaune. Maintenant que j'y suis, la tristesse m'exalte et je ne peux résister

de pleurer. Je pris un bout de papier tout à l'heure, mais aucune porte ne s'ouvrit, aucun paradis apparut, aucune fille ne m'attendait. Je suis seul.

Sur ma chaise roulante je me promenais dans ma dernière et première demeure. Les objets me faisaient souffrir et les pensées me faisaient périr. Je suis un pauvre riche qui ne faisait que prédire, je ne suis qu'une personne qui a pensé, qu'une personne qui a trop imaginé et qu'une personne qui va bientôt être mémorisé.

Je me regarde devant un miroir, les rides telles des montagnes habitait mon visage et mon corps. Je ne peux marcher, mais je pouvais m'asseoir. Je sens que mon corps s'apprête à dormir après tant d'éveil in-consciencieux. L'heure à sonné. Dans le jardin de ma maison, les fleurs revivaient leurs éclats et leur beauté, la verdure était là. Mon âme quittait mon corps. On m'appela, je regardais une dernière fois cette maison, cette fenêtre jaune, cette fille extrêmement belle tant rêvée.

Est ce que c'est ma vie qui se défile maintenant ou c'est moi qui tient à ne rien oublier ?

La dernière chose que je ressentais à ce moment indescriptible, était une larme joyeuse qui essayait de franchir mes montagnes pour se débarrasser de la laideur de mon visage. C'était une larme qui tombait, c'est toute ma vie qui, malgré les obstacles, finit par s'éteindre.

Je suis mort.

Fin